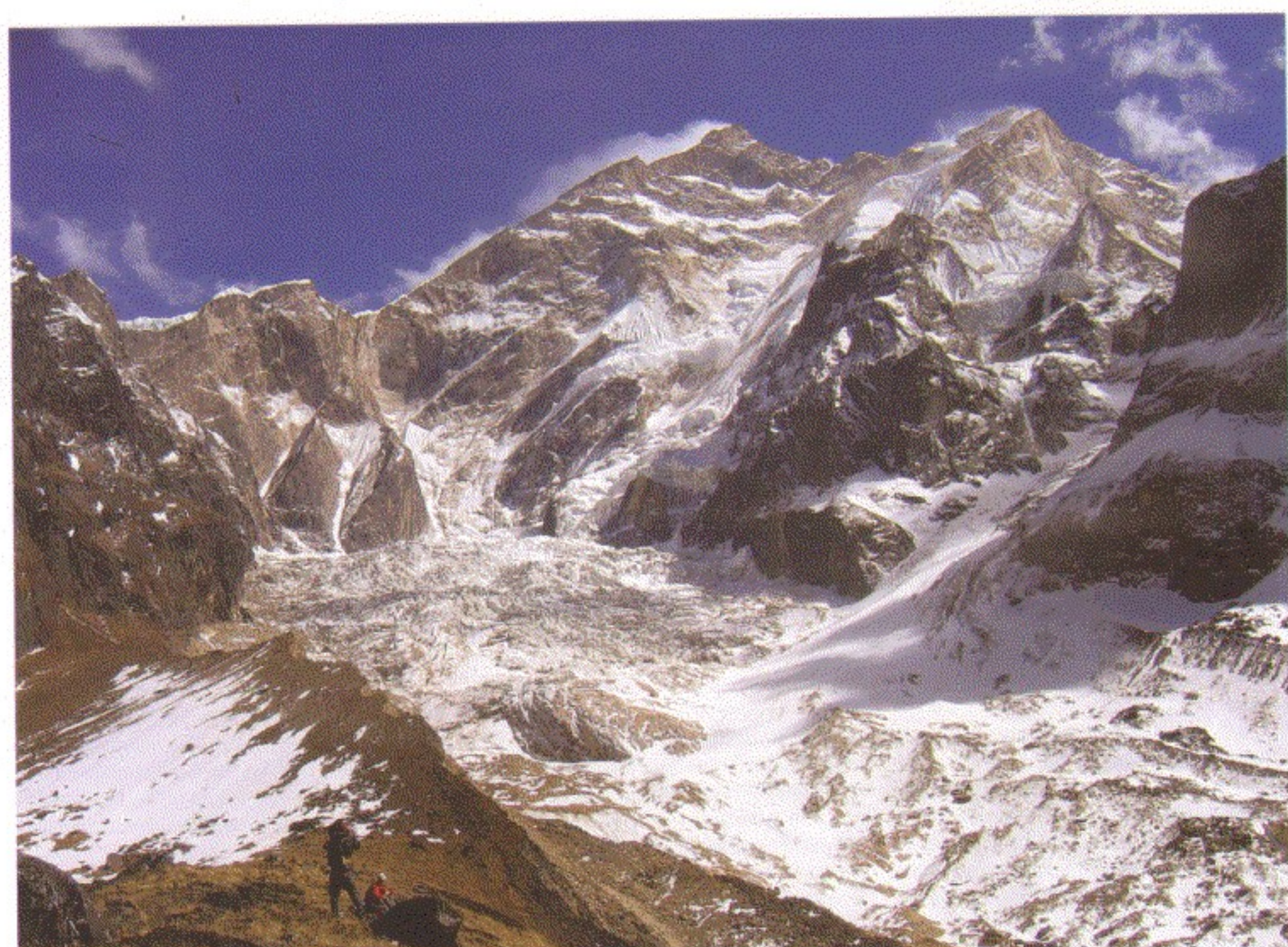


# Attrait et mystère d'un canyon himalayen



1. Aventurier de l'extrême, Mike Horn a descendu l'Amazonie à la nage, fait le tour du monde en suivant la ligne de l'équateur, fait le tour du cercle polaire arctique à pieds, atteint le Pôle Nord de nuits, grimé deux 8000, etc.

Comme l'a écrit Alexis de Tocqueville, « nous appelons impossible ce qui n'a jamais été tenté ». La seule chose que nous connaissions de la Miristi Khola, avant de partir pour le Népal, était le toponyme que lui avait attribué Maurice Herzog en 1950 : la « gorge infranchissable ». Oui, le canyon himalayen le plus connu au monde, suite au succès du livre « Annapurna 1<sup>er</sup> 8000 » qui lui consacra un chapitre entier, navait jusqu'alors jamais été descendu, ni même

probablement tenté. Sur une lumineuse idée d'un célèbre himalayiste et écrivain amoureux de l'Annapurna comme de la découverte, Henry Sigayret, trois étudiants de l'Université de Savoie (Antoine Quidoz, Julien Ragueneau et moi-même) construisent un projet à la fois sportif et universitaire qui les conduira sur les chemins de l'histoire himalayenne ainsi qu'en ce lieu aussi inhospitalier à première vue que magique mais dangereux in situ, la Miristi Khola.

**Une aventure universitaire** car il s'agit d'un stage professionnel inscrit dans notre cursus (si si !!!). Notre objectif est de créer un itinéraire de trekking qui reprend le trajet effectué par l'expédition de 1950 dirigée par Maurice Herzog. Car n'oublions pas que les français ont longtemps cheminé dans la région avant de se décider pour la région de l'Annapurna, de trouver un accès, puis de gravir enfin le sommet, le 3 juin 1950.

**Courage administratif** À ce titre, nous ne remercions jamais assez Fabien Hohléa (spéléologue averti et maître de stage) et Serge Fudral (géologue et directeur de notre formation) de nous avoir écoutés et soutenus dans notre démarche ; dans un contexte de judiciarisation croissante et de refus prononcé de l'engagement dans notre société ; la signature du directeur constitue un acte de bravoure qui dépasse de loin celui que le sportif serait susceptible d'accomplir !

Sportif, puisque au-delà de notre projet universitaire, nous avons adjoint le projet de tenter la première descente d'un canyon de 18 kilomètres de longueur et 3000 mètres de dénivellé environ, et accessoirement d'ex-

plorer ce que Maurice Herzog avait nommé dans son ouvrage « les grottes de la Miristi Khola ». Enfin, pour terminer de peindre le tableau des acteurs, je me dois de citer également Maurice Duchêne (Président de l'association Himalayramis et chef de cette expédition), Yann Ozoux (membre de différentes expéditions d'exploration de canyons au Népal), ainsi que l'agence de trekking Friends Adventure Team qui a organisé l'expédition (et dont sont issus Kabindra et Rajesh Lama, qui sont les deux premiers guides népalais ayant obtenu le diplôme de Moniteur Fédéral de Canyoning en France).

**Trois jours de trek** L'accès à la Miristi Khola est identique à celui du camp de base Nord de l'Annapurna (8091 m) : il faut trois jours d'un trek spénide mais très exposé (le sentier étroit à flanc

de montagne ne laisse aucun droit à la chute sous peine d'atterrir dans la rivière 1500 mètres plus bas...) pour arriver au bord de la rivière (c'est ici que nous établirons notre camp, à 3500 mètres d'altitude), plus un quatrième pour atteindre le camp de base des himalayistes. Le départ de la gorge se situe donc là, en ce lieu chargé d'histoire, à 4190 mètres.

Dès l'approche, nous nous sommes rendus à l'évidence : la difficulté de ce canyon ne sera pas technique mais logistique. La pente moyenne est d'environ 18 % montre que le dénivellement est à dominante « horizontale ». De notre camp, la distance est de 12 km environ avant de trouver la moindre échappatoire. Or la gorge fait 2000 mètres de profondeur en son point le plus profond, au niveau du « coude » et à l'aplomb du fameux « passage du 27 avril » ou Tholubugin Pass

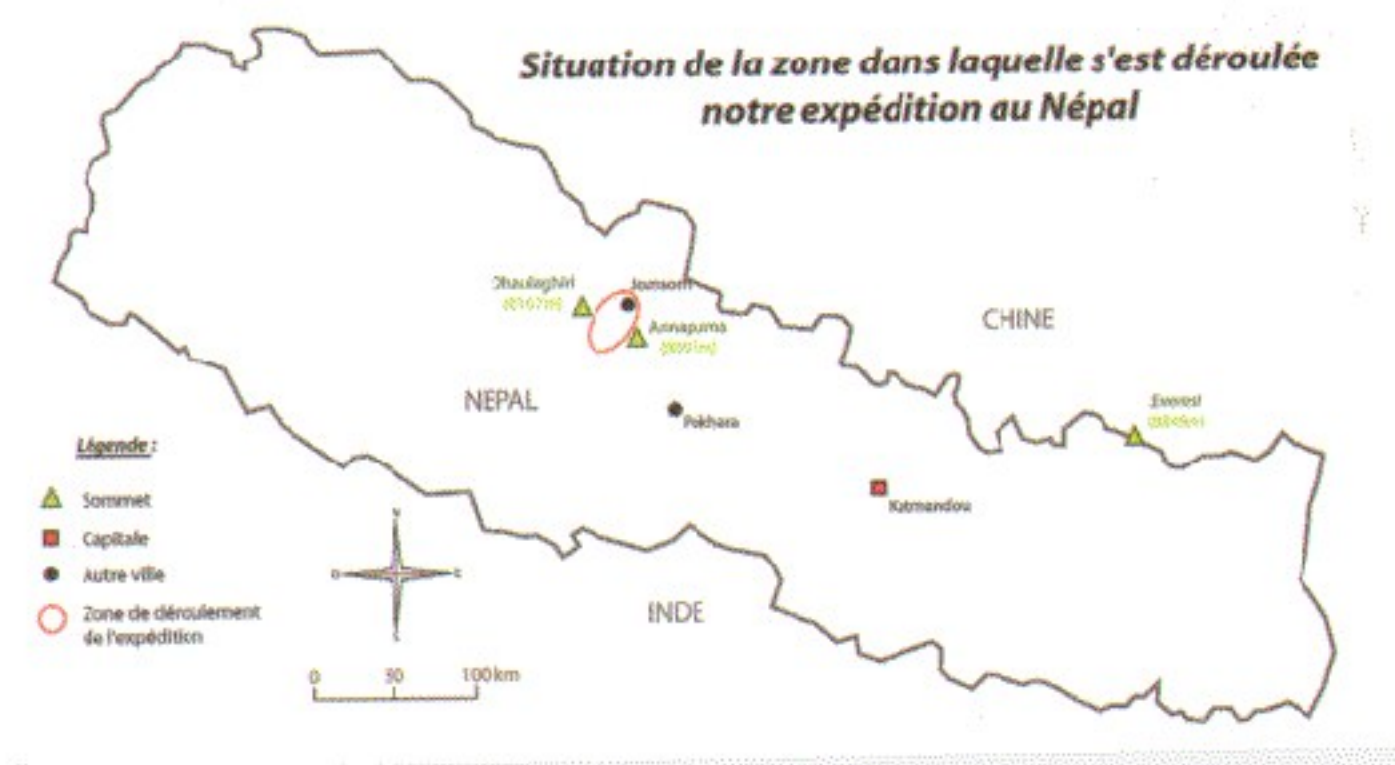
(4310 m). Mais il ne s'agit que du versant le plus « abordable », l'autre culminant quelques cinq kilomètres au-dessus de nos têtes puisqu'il s'agit de l'arête menant de l'Annapurna (8091 m) au Fang (aussi nommé Baraha Shikhar, 7647 m).

La principale menace pour nous est la survenue d'un événement naturel. D'une part un mouvement de terrain ou une avalanche capable de provoquer une embâcle sur la rivière, embâcle dont la rupture brutale provoquerait une vague qui nous submergerait. D'autre part, mais avec des conséquences identiques, la vidange d'une poche d'eau sous-glaciaire ou du lac proglaciaire suite à la rupture de la moraine frontale : quel que soit le scénario, il nous serait impossible d'échapper à la violence des eaux. Le fond de la gorge constitue donc un piège dont il est difficile d'évaluer la dangerosité, de par l'imensité des versants ainsi que la superficie du bassin versant hydrologique.

Les conditions sont bonnes et nous démarrons les reconnaissances en explorant la gorge. La progression est très facile et peut même se faire très souvent en dehors de l'eau, ce qui représente un gain de temps non négligeable compte tenu de la grande distance à parcourir. Le moral est bon, les difficultés techniques sont nulles. Nous avons néanmoins conscience de notre vulnérabilité : face à la montagne, nous sommes extrêmement petits. Lorsque nous avons en vue le point le plus profond, nous décidons de remonter à notre camp, confiants, dans la mesure où nous connaissons l'ensemble de la moitié haute de l'itinéraire.

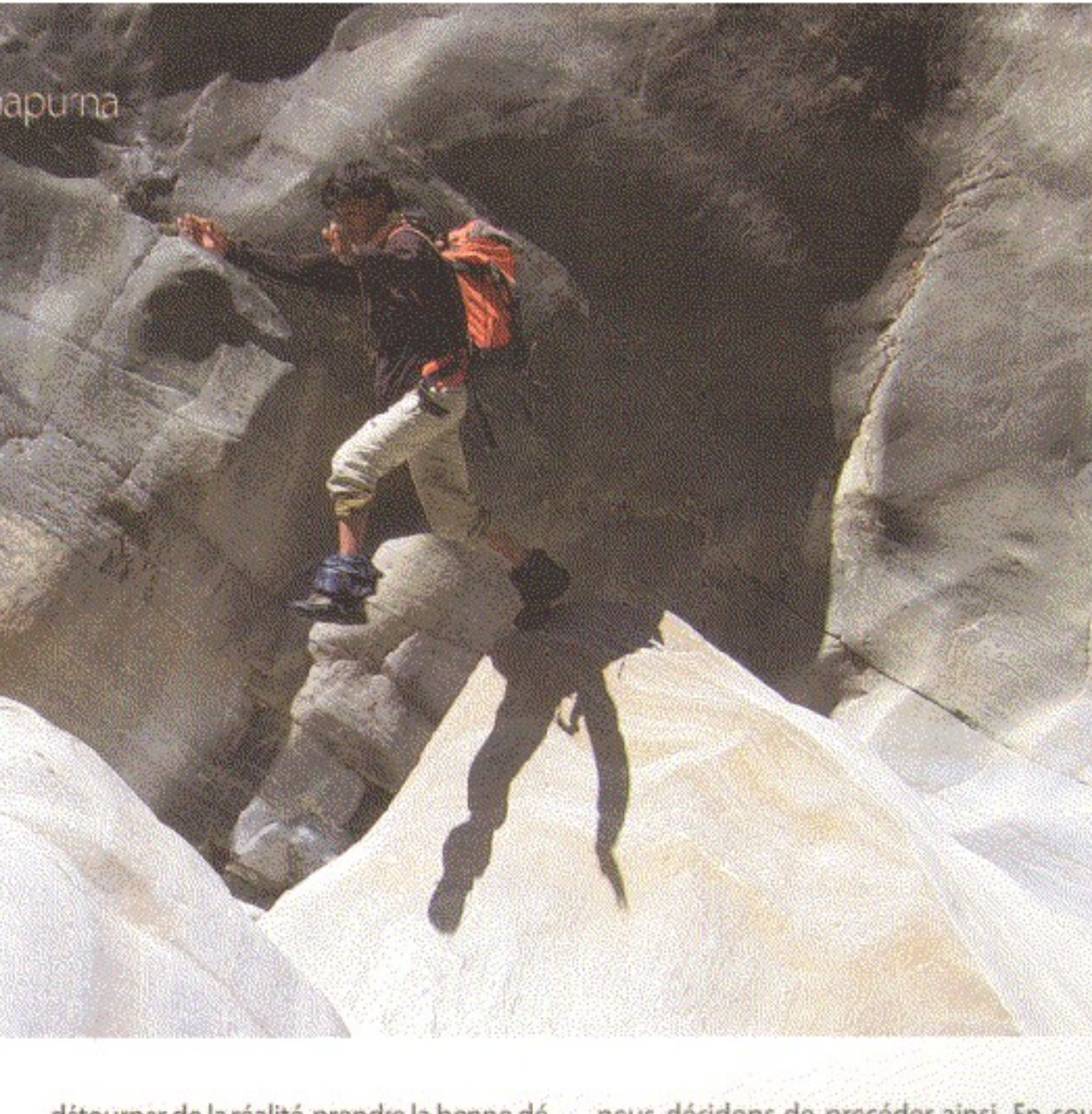
**Lot de surprises** Cependant, une expédition offre toujours son lot de surprises. L'une d'entre elles sera très mauvaise, puisque nous nous rendons compte d'un problème matériel : une seule combinaison néoprène a été prise. Il y a eu une erreur dans la préparation du matériel. De facto, cela signifie qu'il nous aurait fallu, à ce moment-là, avoir l'absolue certitude que l'ensemble du parcours puisse se faire en dehors de l'eau pour poursuivre l'aventure. Car à deux ou trois degrés, il ne nous semble pas envisageable de passer en maillot de bain quelques dizaines de minutes dans la rivière sous peine d'hypothermie. Il n'est pas non plus question d'envoyer un homme seul dans ce type de terrain, sans aucun moyen de communication de secours !

**Déception et renoncement** Naturellement, la déception est forte, très forte. Renoncer. Ce mot, si difficile à entendre et plus encore à prononcer, est là comme une évidence. Pour notre plus grand désarroi. Certes, relever de nouveaux défis en exploratoires n'est jamais sans risque, même si l'on atteint dans ce cadre la plénitude de l'être. En effet, nous avons encore, en ces lieux, la capacité de définir nous-mêmes les contraintes auxquelles nous nous exposons. Mais en ces lieux si reculés, la vie ne tient parfois qu'à un fil sur lequel il faut savoir ne pas trop tirer. Une pensée pour les écrits de Mike Horn : me traverse l'esprit : « je crois à la générosité profonde de la nature humaine » a-t-il écrit, avant d'ajouter qu'« elle est simplement étouffée par la vie sociale » d'ordinaire et que donc, pendant l'aventure, « la mascarade cesse ». Regarder les aventures, en face sans se



Cartographie simplifiée de la zone dans laquelle s'est déroulée l'expédition : le versant ouest du massif de l'Annapurna et la vallée de la Kali Gandaki. Carte Nicolas Savelli

# 66 Juin 2009 Spéleo Magazine 29



détourner de la réalité, prendre la bonne décision au bon moment, et pas aller trop loin, être prudent. Assumer, ce donc reconcept. Facile à dire, mais pas facile à faire quand on a un tel objectif et que sa réalisation est si proche, d'autant que nous savons que revenir ici un jour ne sera pas aussi simple que si l'on était en Europe.

L'une des caractéristiques de notre sport est l'engagement, ce qui n'est pas un vain mot. Certes, aimer l'aventure, accepter la présence du risque, ce n'est pas jouer avec la mort. Le premier but de la tentative est de rentrer vivant, que cela soit clair. Et puis nous ne sommes pas Mike Horn non plus, bien évidemment, nos corps ne possèdent pas les mêmes limites de résistance et d'adaptation. Ainsi faisons-nous demi-tour.

### Ne pas abandonner la partie

En deux jours, nous sommes rentrés dans la vallée de la Kali Gandaki. Bien sûr, nous n'allons pas abandonner la partie si facilement ! Si l'on arrive à faire la jonction avec le point atteint à la descente depuis le haut en remontant la gorge, nous l'aurons finalement parcourue intégralement. Sait-on jamais,

nous décidons de procéder ainsi. En souhaitant inconsciemment le passage que l'on redoutait ? Certainement pas ! Comme une revanche ? Non plus. Nous respectons trop la montagne pour la considérer ainsi, ce n'est pas une guerre contre elle que nous menons ! Non, il s'agit juste d'aller au bout, pour le plaisir, afin de poursuivre le plus longtemps possible cette aventure humaine extraordinaire. Et ne pas avoir de regrets, jamais.

### Succession de vasques

Nous nous installons ce petit village à la sortie de la gorge, et nous y suscitons bien de la curiosité auprès des enfants. Il faut dire qu'étant complètement déconnectés des itinéraires touristiques, celui-ci n'a pas dû avoir beaucoup de visiteurs occidentaux.

Le lendemain, le départ est matinal afin de tenter de faire la jonction avec la partie connue. La gorge est profonde, l'idée que nous avons bien fait de rebrousser chemin là haut prend du corps au fil des minutes. Vers 1750 mètres, nous sommes face au passage que nous redoutions tant : une succession de vasques marque le lit de la rivière entre deux falaises de plusieurs centaines de mè-

tres de hauteur. Une formalité dans l'autre sens. En combinaison néoprène bien évidemment ! La partie est terminée, il n'y a pas de regrets : la prudence s'est imposée, à raison.

### Organiser la logistique

Finalement, nous connaissons environ trois cinquièmes de la gorge du point de vue de la distance, et deux gros tiers de sa dénivellée. Assurément, la clé de cette descente ne se situe pas dans la capacité de celui qui souhaite s'y engager à résoudre le défi technique qui s'offre à lui. Au contraire, il s'agit d'être capable d'organiser la logistique, en plaçant d'autres membres de l'équipe à plusieurs points stratégiques et en reliant les groupes par des moyens de communication, de manière à effectuer une « veille » sur les potentiels risques naturels afin de protéger ceux qui sont engagés dans la gorge. Une autre alternative consiste en une expédition légère et rapide, si la montagne vous autorise le droit au passage...

### Espace de liberté

Nous retiendrons de l'Himalaya une exceptionnelle aventure humaine. Là plus qu'ailleurs, parce que c'est plus long, plus haut, plus engagé et plus beau (donc très attractif) le terme d'aventure reprend son sens premier à travers la solidarité qui s'exerce au sein du groupe. L'Himalaya n'est pas encore une terre reconnue pour ses canyons, mais gageons qu'elle le deviendra afin que la littérature qui lui est consacrée prenne du volume ! Vous me permettrez donc une nouvelle et dernière digression vers un montagnard d'exception, montagnard dont nous avons suivi les pas pendant un mois avant de tenter ce parcours de la Miristi Khola, et qui exprimerait mieux que quiconque ce que l'on peut ressentir dans ce genre de situation.

Pour nous, comme l'exprimait Gaston Rébuffat, « les montagnes sont seulement nées pour notre bonheur. Car l'homme ne se nourrit pas que de blé, de pétrole et d'acier. Il doit aussi nourrir son cœur ». La montagne comme espace de liberté existe encore, assurément, à condition d'y verser un petit peu de sa sueur. Mais cela signifie que qu'ici sur qu'ailleurs, il faille arriver à contraindre le corps d'obéir à l'esprit. Miristi Khola, à la prochaine... !

Progression dans la Miristi Khola. Photo Nicolas Savelli

dessin topographique Nicolas Savelli